



Stéphane Deschamps

Renaud

à fleur de mots

Confessions du chanteur énervant

HORS } [COLLECTION

Du même auteur

Gainsbourg, années héroïques, Chronique éditions, 2015

80's Génération Pop, Chronique éditions, 2016

Paroles de Johnny, avec Frank Margerin, Chronique éditions, 2017

Alain Bashung, sa belle entreprise, Hors Collection 2018

Florent Pagny. l'homme qui marche, avec Valérie Alamo, Hors Collection
2018

Paroles de Coluche, avec William Moreaux, Chronique éditions, 2019

Jacques Higelin, l'enchanteur, Hors Collection, 2019

Stéphane Deschamps

avec la collaboration de William Moreaux

Renaud

à fleur de mots

Confessions du chanteur énervant

HORS } [COLLECTION

« Dans un monde sans mélancolie, les rossignols se mettraient à
roter. »
Emil Cioran

« Les heures passées au bord de l'eau sont à déduire de celles passées
au paradis. »
René Fallet

Introduction

Pourquoi un nouvel ouvrage sur Renaud ?
Parce que nous l'aimons tout simplement.

Nous l'aimons parce qu'il reste cet éternel enfant « Toujours debout », depuis ce 11 mai 1952, jour où il poussa ses premiers cris à Paris au sein de la famille Séchan. Cinquième enfant d'une tribu qui allait en compter six, Renaud évoque toujours avec nostalgie une enfance « douce comme le miel ». Son père, Olivier, d'origine protestante, est romancier et fait claquer les touches de sa machine à écrire, l'Underwood, à longueur de pages. Auréolé du prix des Deux-Magots en 1942, il est cependant contraint de se diriger vers l'enseignement pour nourrir sa grande et belle famille. Sa mère, Solange, femme au foyer, est issue d'un milieu prolétaire du nord de la France. Son grand-père maternel, Oscar, était mineur et communiste, tandis que son grand-père paternel, Louis, était un helléniste renommé, professeur à la faculté des lettres de Paris. Ainsi, le minot du XIV^e arrondissement hérite de cette double culture de gauche ô combien fraternelle, à la fois ouvrière et intellectuelle. Il s'imprègne également d'une double culture musicale : Solange fredonne les airs populaires de Tino Rossi, Charles Trenet et ceux des chansons réalistes. Olivier, lui, apprécie Mozart, Vivaldi et se délecte des chefs-d'œuvre de Georges Brassens. Désintéressé par l'école, Renaud préfère s'évader à travers les aventures de Buck Danny ou de Spirou et jouer aux Indiens sur les terrains vagues de la Porte d'Orléans. « J'ai eu dix ans, je ne les ai plus, et je n'en reviens pas », chantera, quelques décennies plus tard, le blondinet aux jambes en cerceau et à la démarche de cow-boy. Mais la chanson qui nous tire les larmes des yeux le temps d'un retour vers notre enfance reste « Mistral gagnant ». Un bijou que son joaillier ne voulait pourtant pas enregistrer ! Et pour continuer d'entendre les rires des enfants s'envoler si haut « que s'envolent les cris des oiseaux », Renaud célèbre en novembre 2019 : *Les Mômes et les enfants d'abord*.

Nous l'aimons parce qu'il reste cet éternel poète, tendre et révolté. Dès l'adolescence, Renaud découvre les œuvres de Prévert, écrit ses premiers poèmes, tout en s'imprégnant du malaise d'une société au bord de l'implosion. Du haut de ses seize ans, il apporte de la nourriture et récolte de l'argent pour les grévistes dans les usines, se rapproche des militants de la LCR, la Ligue communiste révolutionnaire, et arbore un « A » au dos de son blouson : « A » comme anarchiste. C'est dans ce contexte volcanique que le rebelle aux cheveux jaunes écrit sa première chanson, « Crève salope ! », fustigeant l'autorité parentale et l'enseignement sur trois accords empruntés à son idole Hugues Aufray. Ce brûlot, brut de fonderie, est repris dans les lycées, les universités et devient un des hymnes de Mai 68.

Nous l'aimons parce qu'il reste cet éternel blouson noir à la gueule d'ange avec un foulard rouge autour du cou. À la Librairie 73, où il décroche un emploi de magasinier après avoir abandonné ses études, Renaud dévore la littérature, celle incarnée par Vian, Sagan, Camus, Sartre, Simenon... Au bistrot Le Bréa, il partage avec le fils du patron son attachement aux chansons réalistes de Bruant, Fréhel, Piaf... Ce copain, Michel, est accordéoniste et les deux compères décident de reprendre ces airs populaires sur les trottoirs de Paname. Mais Renaud aspire à devenir comédien et suit des cours d'art dramatique. Été 1971, il rencontre Patrick Dewaere à Belle-Île-en-Mer puis fait la connaissance à Paris de Coluche, Miou-Miou, Romain Bouteille... Les portes du Café de la Gare s'ouvrent à lui : Renaud remplace un ami en endossant le rôle d'un Robin des Bois, version anti-héros. Emmitoufflé dans sa veste en velours façon Aristide Bruant, notre gavroche soixante-huitard foule les planches des MJC et du Caf'Conc' en première partie de Coluche. Repéré par des producteurs, il enregistre son premier disque à vingt-trois ans sur lequel figurent les corrosifs « Hexagone », « Camarade bourgeois », « Société tu m'auras pas », « Amoureux de Paname ». Résultat : bide monumental. Son profil de chanteur énervé attire l'attention de Lucien Gibara, le patron de la Pizza du Marais, qui lui propose de s'exprimer sur sa scène. Soutenu par Jean-Louis Foulquier dans son émission *Studio de nuit* sur France Inter, Renaud attire de plus en plus de monde et s'apprête à enregistrer en 1977 l'album *Place de ma mob* comprenant son premier succès, « Laisse béton ».

Nous l'aimons parce qu'il reste ce digne héritier de Brassens. Renaud croise son idole pour la première fois dans l'ascenseur de son immeuble. Il a dix ans et fonce chez lui récupérer le disque de son père, *Georges Brassens chante les chansons poétiques de Georges Brassens*, monte quatre à quatre les étages pour lui faire signer un autographe. Sa deuxième rencontre se déroule lors d'une émission de télévision. Timidement, Brassens lui dit : « Je connais un petit peu ce que vous faites, mais pas beaucoup, je connais que trois, quatre chansons, je trouve ça formidablement bien construit, et ça c'est très important. Retenez bien ça, c'est très très bien construit. » Renaud n'oubliera jamais les paroles du maître. En utilisant à merveille l'argot, le verlan, les calembours, le jeune auteur offre quelques lettres de noblesse au langage de la rue. Toute une galerie de personnages, dignes d'une bande dessinée de Margerin, peuple son « HLM » et « Marche à l'ombre » sur l'air de « Laisse béton ». Il peint avec ses mots et ses accords de guitare un portrait caustique et humoristique de cette France giscardienne. Et comme le disait si bien son ami Frédéric Dard : « Renaud fait le boulot de Verlaine avec des mots de bistrot. »

Nous l'aimons parce qu'il reste cet éternel chanteur énervant et révolté. Pacifiste, Renaud soutient les causes qui lui ressemblent. « Des causes qui, généralement, divisent plus qu'elles ne rassemblent, dira-t-il. Dans le meilleur des cas, je me suis fait chambrer. Dans le pire, insulter. Sans parler de l'éternel procès du petit-bourgeois qui défend la gauche ou les déshérités. » Inspiré par les chansons de Bob Dylan, Renaud l'antimilitariste proteste contre la guerre du Vietnam en 1967, invective la police à travers « Hexagone » et affiche « Le déserteur » en s'identifiant à un jeune baba cool écolo. En 1984, il s'engage aux côtés de Greenpeace et occupe les locaux de la Japan Airlines pour protester contre la chasse à la baleine. L'année suivante, il signe la chanson des Chanteurs sans frontières pour soutenir la lutte contre la famine en Éthiopie. Médecins sans frontières, SOS Racisme, Restos du cœur, Nelson Mandela... l'artiste impertinent est sur tous les fronts. Le drame du Heysel lui inspire cet hymne aux femmes, « Miss Maggie », avec l'irrésistible croche-pied à Madame Thatcher. Début juillet 1989, il proteste contre le sommet du G7 organisé à Paris au moment où l'on célèbre le bicentenaire de la Révolution. Même s'il considère François Mitterrand comme un père, cela ne l'empêche pas de désapprouver certains de ses choix, notamment celui concernant l'implication de la France aux côtés des Américains dans la guerre du Golfe. De « La ballade nord-irlandaise » à « Marchand de cailloux » en passant par « Manhattan-Kaboul », il livre sa vision désenchantée des conflits à travers le monde. Renaud prend aussi la défense de certains prisonniers politiques basques et corses. Par ailleurs, il écrit « Olé ! » et « Rouge sang », une façon de marquer au fer rouge son combat contre la corrida. Pour sensibiliser le monde à la détention d'Ingrid Betancourt par les FARC colombiennes, il balance « Dans la jungle » et organise des concerts de soutien. « Je ne dis pas qu'une chanson peut changer le monde, mais elle doit être un cri, un acte de résistance », affirme Renaud.

Nous l'aimons parce qu'il reste cet éternel bon copain. Celui des anonymes parmi ses fans et son public. Celui de Patrick Dewaere, Pierre Desproges, Frédéric Dard, Serge Gainsbourg et Coluche, le parrain de Lolita. Renaud écrit « Putain de camion » au retour de l'enterrement de notre Enfoiré préféré : « Lolita a plus d'parrain/Nous, on n'a plus notre meilleur copain. » Parmi ses amis, d'autres tailleront la route comme Robert Doisneau, le compositeur Franck Langolff, ses potes de Charlie Hebdo : Cabu, Charb, Tignous, Wolinski, Oncle Bernard et Honoré, tombés sous les balles des terroristes le 7 janvier 2015. Mais un doux parfum d'amitiés éternelles flotte toujours au-dessus du zinc dans son « bistrot des copains » : « Il y a Boris Vian, Maupassant et Bruant/Écoutant les histoires d'un Coluche hilarant/Je m'assois avec eux pour quelques libations/Entouré de Desproges et Reiser et Tonton. »

Nous l'aimons parce qu'il reste cet éternel amoureux. Son cœur d'artichaut se frotte à celui de Dominique à la Pizza du Marais. Foudroyé par l'amour, Renaud aimerait bien lui coller un marmot mais voilà, dans sa chanson « Ma gonzesse », il explique : « Son mari, y veut pas/Y dit qu'on est trop jeunes. » En couple avec Gérard Lanvin, sa belle n'est pas encore libre, d'où ce désespoir abyssal relaté dans la chanson « Manu », Manu étant son troisième prénom (Renaud Pierre Manuel) : « Hé ! déconne pas Manu/Va pas t'tailler les veines/Une gonzesse de perdue/C'est dix copains qui r'viennent. » Celle qui ne tardera pas à rappliquer est le fruit de leur amour : Lolita. Sa fille lui inspire une de ses plus belles chansons, « Morgane de toi ». Alors « Dès que le vent soufflera », ils vogueront tous les trois sur les flots à bord de leur voilier. Vers la fin des années 1990, les crises de paranoïa et l'alcoolisme de Renaud gagnent du terrain et incitent Dominique à larguer les amarres mais sans prendre le large. Réfugié à la Closerie des Lilas, Mister Renard noie son mal-être à fortes doses de Pastis sous les regards désespérés de ses proches. Le rayon de soleil salvateur apparaîtra en la personne de la chanteuse Romane Serda. Sa princesse catalane l'aide à remonter la pente et à retrouver ses muses. L'heure est enfin à la résurrection avec *Boucan d'enfer* en 2002 et à la révolte avec *Rouge sang* en 2006. Cette année-là, son « Petit bonhomme », Malone, débarque tel un sans-culotte le 14 juillet. L'autre histoire d'amour indélébile est celle avec son public. « L'amour du public n'est pas mesurable pour moi, tellement il est énorme, avoue Renaud. Tous les jours, on me fait des compliments, on m'encourage : "Lâche pas, écris-nous des jolies chansons". » Un public toujours présent depuis plus de quarante ans. Alors on n'hésite pas à venir saluer le phénix et à partager un moment privilégié avec lui du côté de L'Isle-sur-la-Sorgue.

Enfin nous l'aimons parce que malgré ses failles notre éternel copain reste profondément humain, drôle, fragile, sensible et rebelle. En dégustant ses confidences, pensées et déclarations, vous serez en tête à tête avec un Renaud sans filtre, un Renaud à fleur de mots...

1. L'enfance

« **Mon père était écrivain**, il a même reçu le prix des Deux-Magots avant la guerre. Il a travaillé chez Hachette comme traducteur d'anglais, d'allemand, d'italien et de néerlandais. Lui est issu d'une famille de pasteurs implantée dans les Cévennes. Nous sommes six enfants, et j'ai un frère jumeau. Pour élever cette famille, il a multiplié ses activités alimentaires allant jusqu'à écrire des livres pour enfants dans la "Bibliothèque rose". Il a même été prof d'allemand au lycée Gabriel-Fauré et, autant que je m'en souviens, je l'ai toujours vu écrire. »

• **Globe Hebdo**, 22 SEPTEMBRE 1993

« **Du côté de mon père**, son papa était helléniste et sa grand-mère, Louisa Shiffer, poétesse. Elle correspondait avec Arthur Rimbaud. Du côté de ma mère, ils étaient ouvriers et Ch'tis. Mon grand-père maternel, Oscar, était mineur. C'était un prolétaire qui avait lu Marx et Lénine, un grand homme d'esprit. »

• **Télé Star**, 14 DÉCEMBRE 2002

« Mon grand-père qui était un grand balaise, tatoué et tout, ouvrier, costaud, grande gueule, bon buveur, bon vivant, dès qu'il entendait "Mon vieux pataud" ou "Le P'tit Bosco", "Les yeux de maman sont des étoiles", ou "Les roses blanches", il pleurait... Et moi je pleurais aussi. »

Renaud confidentiel, France Culture, 14 MARS 1984

« **Du côté de ma mère**, c'était le militantisme ouvrier, syndicaliste, marxiste, communiste, avec des tendances anarcho-syndicalistes, parfois... Et, du côté de mon père, c'est la gauche éclairée – enfin, bien-pensante –, la gauche morale, liée au protestantisme car mon arrière-grand-père était pasteur. Résumons : du côté de mon père, c'était plutôt la gauche socialiste, et du côté de ma mère, la gauche communiste. »

• **Chorus**, AUTOMNE 1995

« **Mon père écoutait Vivaldi et Brassens**. C'est à travers Brassens que j'ai appris la haine du curé et des flics. Ma mère écoutait Yvette Horner, Piaf. C'est sûrement parce que mon père était cultivé que j'écris. Mais c'est parce que ma mère venait du peuple que j'écris ce que j'écris. »

• **France-Soir**, 24 MARS 1981

« C'est une espèce de double identité, double culture, double éducation qui ont fait ce que je suis. Je pense que si j'avais été fils d'ouvrier de mes deux parents, je ne serais sûrement pas devenu écrivain, auteur ; et si j'avais été un fils d'intellectuel, bourgeois des deux côtés de la famille, j'aurais sûrement pas écrit ce que j'ai écrit. »

Nonobstant, France Inter, 13 JANVIER 2010

« **J'avais huit dix ans**, on passait de longues soirées assis tous en rond devant le transistor, devant le poste de radio à l'époque, à écouter une émission sur France Inter qui s'appelait *Les Maîtres du mystère*. C'était avant la télé, c'était à une époque où je parlais encore à mes parents avant que la télé vienne bousiller tout ça. L'époque où après dîner on jouait aux cartes, au Monopoly, on parlait, on écoutait la radio. »

• **Renaud confidentiel**, France Culture, 14 MARS 1984

« Les Mistral gagnants, c'était des bonbecs, du temps où j'étais petit ! Des petits sachets rouges ou verts avec une languette sur le bas qui se soulevait et sous laquelle était inscrit "gagné" ou "perdu". Si c'était "gagné", tu avais le droit à un autre Mistral. Cette poudre glacée blanche, qui s'aspirait avec une paille en réglisse, coûtait vingt centimes. C'était notre dope à nous. Ça ressemble aujourd'hui à une petite nostalgie de mon enfance. »

OK ! DU 24 FÉVRIER AU 2 MARS 1986

« **Mon enfance a été douce comme le miel**, entouré de mes cinq frères et sœurs, avec des parents aimants et formidables. Je n'ai que de la nostalgie de cette époque, les images qui me reviennent ce sont les images de joie, de vacances, d'engueulades, de dîners familiaux, de fêtes de famille, de Noël. Mes parents se ruinaient, s'endettaient pour des mois pour nous offrir les plus beaux cadeaux, voilà, c'est une belle époque. »

• **Nonobstant, France Inter**, 13 JANVIER 2010

« À l'école primaire, j'foutais pas grand-chose mais j'étais pas trop nul. Ça s'est radicalement gâté au lycée, dès mon entrée en sixième, en 1963 : j'ai découvert à la fois les gonzesses, l'algèbre et les profs qui changent toutes les heures. À l'école, on avait une maîtresse, et on la gardait toute l'année : on avait largement le temps de tomber amoureux d'elle, même si elle était moche ! »

Paroles et Musique, DÉCEMBRE 1981

« **Comme j'avais la chance d'avoir un père qui était professeur dans le lycée où j'étais élève**, j'ai comme ça passé allègrement de sixième en cinquième, de cinquième en quatrième, avec toujours des notes qui méritaient le redoublement... On était, mon frère jumeau et moi-même, tous les deux aussi cancre l'un que l'autre. Mon frère jumeau trinquait, ils ne voulaient pas punir les deux, les deux fils du professeur, moi j'ai tenu jusqu'en troisième. »

• **Radioscopie, France Inter**, 15 FÉVRIER 1982

« Pour le 1^{er} avril, je me suis amusé à foutre un poisson en plastique rouge avec un petit mot "poisson d'avril ahahah" dans un sac en papier journal. J'ai planqué mon paquet sous le paillason d'une voisine, ensuite j'ai sonné et je suis parti en courant ! Ce qu'on ne savait pas, c'est que le paillason sous lequel on avait mis le paquet, c'était celui d'une bonne femme communiste qui s'était fait plastiquer quinze jours avant, et qui avait déménagé du XVIII^e où elle était pour venir habiter dans un quartier tranquille Porte d'Orléans. Elle rentre chez elle, elle voit ce paquet sous le paillason, la psychose de l'attentat, elle téléphone aux flics "venez vite ça fume" ! Les pompiers, les flics, la brigade de déminage, tout le quartier en ébullition, tout le quartier savait que c'était moi qui avais fait le coup. »

• **Renaud confidentiel, France Culture**, 14 MARS 1984

« **Journaliste : – Quel est votre personnage préféré de bande dessinée ?**

Renaud : – Gaston Lagaffe pour son côté bohème et flemmardos, prêt à tout mais bon à rien. Et puis Enak, le compagnon d'Alix l'intrépide, jeune et bel esclave qui me faisait rêver enfant par son côté timide et révolté à la fois. J'ai une tendresse particulière pour les planches d'Hergé. (...) Mon rêve serait de posséder une planche de Tintin, issue du *Lotus bleu* ou de *Tintin au Tibet*. J'adore aussi Quick et Flupke. C'est la poésie de la rue, l'enfance et les chaussettes à clous. J'y vois un peu du Robert Doisneau, du Albert Lamorisse en bulles, des "petites canailles" sorties du feuilleton de notre enfance. »

• **Le Figaro**, 3 MARS 2016

À PROPOS DE SON ALBUM **LES MÔMES ET LES ENFANTS D'ABORD (2019)**

« Pour d'aucuns, il est émouvant. Moi, cela me fait juste plaisir. Il y a un peu d'humour. Il va en faire râler plus d'un parce qu'il y a plein de gros mots. Les enfants adorent les gros mots. Mais c'est plus un album sur l'enfance qu'un album pour enfants. »

• **Le Parisien**, 13 JUILLET 2019

« L'enfant que j'étais est toujours présent mais il s'éloigne un peu plus chaque année. Mon côté sale gosse doit toucher. Mon insolence, mes fautes de syntaxe volontaires aussi, c'est pour ça que j'ai écrit la chanson "Les animaux". »

Le Figaro, 28 NOVEMBRE 2019

« **Catherine Ceylac : – On ne se sort jamais de son enfance ? On ne s'en remet jamais ?**

Renaud : – On ne s'en remet jamais, comme dit un poète. J'ai eu dix ans, je ne les ai plus, je ne reviens pas. Il y a des gens pour qui la nostalgie est un bien-être, une façon de se ressourcer, moi c'est une blessure la nostalgie, ça me meurtrit. Quand je pense à mon passé, à mon enfance, je suis désespéré. »

• **Thé ou Café, France 2**, 24 SEPTEMBRE 2016

2. Le gavroche et le blouson noir

À PROPOS DE MAI 68

« Renaud : – À partir de quinze seize ans, je savais pas bien ce que je voulais faire, de toute façon je ne voulais pas faire chanteur, mais je chantais déjà.

Jacques Chancel : – Faire quoi alors ?

Renaud : – Je voulais faire un métier artistique, sur les planches, éventuellement comédien ou clown, mais je ne faisais rien en fait. En 68, je faisais gauchiste professionnel. »

• **RadioScopie, France Inter**, 15 FÉVRIER 1982

« Journaliste : – Tu as dit que tu es né le 11 mai 68, c'est-à-dire que ce jour-là tu as pris conscience d'un tas de choses ?

Renaud : – Ce jour-là, j'ai eu seize ans déjà. Avant 68, je vivais avec ma famille, un petit milieu de copains lycéens, un peu gauchisant. J'avais le droit de sortir le samedi soir et je rentrais à minuit maximum sinon je me faisais assassiner par mes parents. En 68, j'ai vécu un mois à la Sorbonne, et je ne rentrais pas le soir. Mes parents, me voyant rentrer vivant, pour eux c'était suffisant, ça les rassurait, donc l'heure à laquelle je rentrais importait peu. Après 68, j'ai commencé à être adulte. J'ai vécu la violence de 68 à fond la caisse, ça a été une grande baffe dans la gueule. »

• **Les Témoins du dimanche, France Inter**, 27 DÉCEMBRE 1981

« Je ne rentrais plus chez moi, j'étais libre. Je passais mes nuits dans les rues, des nuits entières à me battre avec les flics, les gardes mobiles, les CRS, la police parisienne, avec lance-pierres, pavés, grenades... J'étais très souvent dans le "No man's land" qui séparait les premiers manifestants du premier cordon de poulets. Cachés derrière les arbres, on filait des coups de pied dans les grenades lacrymogènes qui roulaient par terre pour les renvoyer aux CRS. J'étais totalement inconscient. »

Renaud, le Rouge et le Noir, France 3, 16 DÉCEMBRE 2002

« **La première chanson s'appelait "Crève salope"**, elle était sur les événements de Mai 68, et renvoyait balader toutes les formes d'autorité : au premier couplet, j'envoyais balader mon père, au second mon prof, au troisième un flic, au quatrième un juge et au cinquième un curé. Ça a été une espèce de petit hymne en Mai 68, elle a fait le tour des lycées parisiens. À chaque fois que je la chantais quelque part, un copain venait et me disait : "File moi les accords, je joue de la guitare, file-moi le texte." Elle était chantée un peu dans tous les comités de grève parisiens. »

• **Nonobstant, France Inter**, 13 JANVIER 2010

« À seize ans, je devais aller en Australie avec un copain mais il s'est désisté. Là-bas, je serais peut-être devenu zonard ou berger. Sinon, j'aurais aimé être potier : je fais un peu de modelage et des sculptures en bronze. Et surtout instituteur. Les enfants m'apportent le sourire, la vie, l'innocence. Mais je n'ai pas mon BEPC, et encore moins mon bac. »

L'Express, 30 MARS 2016

Lettre écrite à son frère Thierry, en septembre 1972 (extrait) :

« Dans cette Byzance lointaine où “je refais ma vie”, je m'emmerde autant qu'à Babylone la magnifique où vous croupissez. Ici les perspectives d'avenir sont quasiment nulles, aucun espoir de réussir dans un quelconque domaine : littérature, poésie, chanson, théâtre. »

• *Lettres à mon frère Renaud*, Thierry Séchan, Éditions de l'Archipel, 2013

« **Irascible et révolté au lycée**, je me découvre du jour au lendemain souriant et comblé dans les allées de la Librairie 73. Certes, je ne suis que magasinier les premiers temps, mais c'en est fini des maths, de la physique, des sciences naturelles, toutes ces matières qui me tombaient des yeux. (...) Désormais, à condition de réceptionner les colis de bouquins, de les ranger, de réapprovisionner, je suis un homme disposant de son libre arbitre. Tandis qu'au lycée je refusais de lire les livres au programme, par esprit d'opposition, je me sers à présent dans les rayons avec une voracité d'affamé et je passe une partie de mes nuits à dévorer Vian, Sagan, Nimier, Camus, Sartre avant de découvrir Raymond Chandler, James Hadley Chase, Dashiell Hammett et tant d'autres. »

• *Comme un enfant perdu*, Renaud Séchan, XO Éditions, 2016

« **Mes parents ont accepté que je reste chez eux** – c'est ce que je voulais aussi – à condition que je trouve du travail. C'est comme ça que j'ai vécu, de 1968 à 1971, d'abord en travaillant dans une librairie, au quartier Latin, pendant deux ans, pas loin de mes copains, de mes idées et des manifs. Au fond, je n'étais jamais sorti, sauf le temps des escapades, du milieu bourgeois. Et puis, je me suis mis à bricoler, à droite, à gauche, je ne restais jamais dans la même boîte plus de six semaines, deux mois au maximum. J'étais commis, coursier, cycliste. C'est là que j'ai connu les loubards, les virées, les banlieues, les bouns. »

• *Le Quotidien de Paris*, 5 JANVIER 1982

« **Entre la période du premier album et le second**, j'ai rencontré des bandes de banlieue, habillées comme des petits loubards, un blouson de cuir, perfecto, santiags, bottes mexicaines à bout pointu. J'ai commencé à m'identifier à eux, à m'habiller et à parler comme eux, je me suis inventé une famille, et c'est de là qu'est née l'idée de faire des chansons qui les touchent et qui les concernent, dans le même langage qu'eux, un langage populaire, limpide, clair, imagé. »

*